

Le don de soi

Georges Banu

Number 149 (4), 2013

Mémoires en jeu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70891ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Banu, G. (2013). Le don de soi. *Jeu*, (149), 8–9.

Hommage

GEORGES BANU

LE DON DE SOI

Comment expliquer ce deuil unanime suscité par sa disparition ? Rien ne le présageait, car il n'a point cultivé la séduction ni cherché le consensus. Que déplore cette tristesse générale ? La fin d'un héros dont Chéreau avait l'envergure, un héros solitaire dont le monde s'est vidé et auquel il est aujourd'hui assimilé. L'on reconnaît en lui cet écorché vif qui s'est livré sans réserve ni prudence, qui s'est voué au triangle du corps – le théâtre, l'opéra, le cinéma – en cultivant une incandescence unique, une combustion qui calcinait et la fièvre d'une présence avec laquelle il n'a jamais transigé. Chéreau a dirigé les acteurs comme s'ils allaient s'avancer sur les planches d'un bûcher, il les a accompagnés de toute sa confiance dans l'art en cultivant le souhait d'allier, sans le moindre compromis, l'aveu absolu et l'architecture du plateau. Double exigence constamment observée.

Comment expliquer ce deuil unanime... Par le fait qu'il a cultivé et entretenu le refus de la détérioration de soi autant que de sa pratique grâce à une dévotion étrangère à toute protection, à une implication qui le sauvait et qu'il n'admettait, sous aucun prétexte, de modérer. Parce qu'il s'est pensé et agi comme étant éternellement jeune, il craignait par-dessus tout que « le désir s'en aille ». Devoir et ressource d'un artiste qui ne se

rend pas. Parce que personne n'a remarqué les signes d'un déclin, parce que personne n'a pressenti cet arrêt, sa mort prend l'allure d'une catastrophe prématurée.

Comment expliquer ce deuil... Par le manque qu'entraîne la fin d'un insoumis. Il est apparu toujours soucieux de préserver sa liberté, même en assumant des missions institutionnelles : il ne s'est pas protégé, et il n'a pas protégé, il a cultivé la responsabilité maximale à l'égard de soi, des autres et de son art. Il s'est lancé des paris, il a refusé de se répéter, il s'est éloigné du théâtre et de l'opéra pour mieux les retrouver à la fin, il n'a jamais trahi. Il a incarné une conduite, et si, après les engagements de jeunesse, il s'est montré réservé à l'égard de ces choix premiers, Chéreau n'a aucunement louvoyé avec l'éthique. Éthique de l'art comme socle irréductible de son travail.

Ce deuil unanime cristallise le sentiment aigu d'une perte irrémédiable. Le modèle d'un héros ni marginal ni érigé en valeur nationale, héros irrespectueux des dogmes d'un modèle officiel, héros vivant, brutal et, sans réserve, à l'œuvre, toujours en combat avec les limites de cet « outil imparfait qu'est la scène » et les doutes que les comédiens engendrent, héros



Patrice Chéreau dans *Coma* de Pierre Guyotat, mis en scène par Thierry Thieû Niang. Spectacle des Visiteurs du Soir, présenté au TNM à l'automne 2012.
© Pascal Victor.

unique par temps de sécheresse. En cherchant obstinément « la vitalité », il a affirmé son romantisme – « pauvre bête souffrante » – au prix d'un exemplaire sacrificiel. Ce moule irremplaçable s'est cassé et chacun, dès maintenant, en éprouve le manque. Une immense absence commence.

Le sursaut de génie de ses derniers spectacles, ne le doit-il pas à la maladie aussi ? N'a-t-elle pas déterminé l'engagement extrême non pas dans des projets cinématographiques à long terme, mais dans des aventures scéniques rapides dont la réussite rejoignait l'illumination des débuts ? La maladie l'a sauvé de ce qu'il craignait par-dessus tout, l'épuisement, la dégradation, le déclin. *I Am the Wind* de Jon Fosse, *la Maison des morts* de Janáček et *Elektra* de Strauss, les chefs-d'œuvre en rien testamentaires d'un artiste qui les a menés

jusqu'au bout en ayant les yeux rivés sur la mort. Il tombe en plein vol... le dernier. Cela explique aussi ce deuil unanime. La maladie l'a foudroyé, et tous ceux qui l'admiraient et ignoraient la menace ont ressenti douloureusement sa fin, qui a brisé un chemin dont les réussites récentes entretenaient l'espoir d'un report, d'un avenir, fût-il bref. Habité par une quête constamment relancée, Chéreau ne se promettait-il pas d'« y arriver un jour » ? Un amoureux des défis, voilà ce qu'il a été !

La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit : « Je suis fatigué et déprimé. » Personne n'y croyait, moi non plus. Aujourd'hui je me le reproche. Confession d'un héros au coin d'une rue après le triomphe d'Avignon. Son aura n'en sort qu'agrandie. La légende de ce Byron de la scène moderne, « homme blessé », débute. Il a fait don de soi. ■